

Mélange de fiction et de souvenirs familiaux, ces chroniques se déroulent dans les années 60.

Trois moines défrichaient la Côte de Loupmont. Le plus ancien, quand il était son bonnet de laine rouge, donnait à voir une légère toussure. Ses deux compagnons étaient des moineillons qu'on poussait à cette religion sans qu'ils eussent vraiment la vocation. Pour détruire la végétation qu'ils attachaient au sol, ils faisaient de grands feux qui leur grillaient les cils.

Au village, on raillait leur travail épistémite, tant les vieux maillères gagnés par l'arthrose que la nouvelle génération qui ne daignait plus se baisser, filer pour ramasser un champignon.

Les moines, c'était nous : Pierre Belameur et ses deux rejetons.

- Voyez-vous, disait mon père en caressant le tranchant de son coupe-tout, nous ressemblons à ces moines essarteurs du Moyen Âge.

Il aimait cette image de l'homme défiant courageusement l'hydre puissante et jamais vaincue qu'est la nature. En même temps, il ambitionnait de rendre à la Côte sa

prospérité d'antan, d'avant 1914, lorsqu'elle était couverte de vignes.

Nos campagnes d'essartages durèrent cinq ans. Un jour, nous attaquions un énorme buisson de ronces accroché à un ancien perron de vignes. Le feu dévorait sa pignance dans son coin, quand soudain :

- Ta-ta-ta-ta-taaa...

C'était le déclenchement d'une arme automatique. Instinctivement nous ployâmes l'échine. Une seconde rafale claqua, aussi nerveuse. Nous nous redressâmes, comprenant qu'un farceur cherchait à nous faire peur en imitant grossièrement le staccato d'une mitrailleuse.

Au rebord de la tranchée, un bétrot s'agitait à la pointe d'un fusil.

- C'est l'adjudant Kalz, s'écria Phil.

C'était lui en effet, un ancien soldat d'Indochine qui ne détestait pas jouer au petit soldat.

Il rampa hors de son trou.



Photo de la campagne d'essartage dans la Côte de Loupmont, années 63-65.

Il était sapé commando : pantalons et veste de trillis. Il s'approcha. Un rictus jouissif déformait sa bouille rosée que dominait un pif bourboisien. Il savourait son effet.

- Bon sang, j'aurais pu vous dégommer comme des piafis !

Il nous tendit deux doigts (c'était sa poignée de main de tartuffe).

- Joli p'tit boulet ! minauda-t-il en finissant du regard la partie de terrain fraîchement essartée. Tu vas planter quoi là-dedans ? Des rutabagas ?

L'allusion à la plante nourricière des armées de guerre était chargée de mépris.

- Des fraises ! répondit Pops avec aplomb.

Mon pater inventait ça inopiné. Kalz se rengorgea, fronça le sourcil et se baissa pour arracher une poignée d'herbe jaune.

- Hm !... Poussera rien dans ces caillottes !

- On verra, dit mon père.

- C'est tout vu.

La Côte à blanc estoc c'était tout vu en effet.

Trois ans plus tard, la Côte se transforma en un chantier bruyant et pollué. Les bulldozers dominaient la charge, les tronçonneuses rugissaient. Exit l'essartage à la papa ! Des escouades de bûcherons professionnels vêtus de chemises à carreaux s'activèrent pendant trois mois, manches relevées. Ils allumèrent des brasiers gigantesques qu'ils arrosaient de fioul. La Côte était la « new frontier » ; ils la passèrent à blanc estoc. Il ne resta pas une souche, pas un arbrisseau.

L'Albert y créa des pâturages ; Beaujeu le Jeune des parcs à moutons. Le comte Édouard lui-même, dérogeant à son aristocratique condition, établit une ferme où il entoura de soins maniaques. D'autres emménagèrent ou plantèrent des mirabelliers qui se plurent à merveille.

L'adjudant Kalz, plus gâchée que la moyenne, se lança dans la fraise intensive. La fraise italienne, celle qui ressemble à une mini tomate... Cette expérience lui permit de vérifier la validité de son pronostic sur la stérilité présumée de la Côte : elle fut un fiasco agronomique dont on parle encore dans le pays.

Jean-François DONNY

Etat de catastrophe...

(Suite de la page 1)

concerts de soutien à, les déclarations de générosité pour ou les cris du cœur envers. Ça puait ! On a même aperçu un touriste (pédophile peut-être ?) justifier sa présence par le fric qu'il dépensait là-bas (dans l'industrie du sexe, secteur en pleine expansion). Trop, c'était trop ! Tant de bonne conscience et tant de cynisme justifiaient qu'un artiste comme Von Hagen, produit archétypal de notre société du spectaculaire intégré, aille faire sa moisson de cadavres et organise une dissection publique d'un machabée si lankau au profit de... Les canaux des médias s'ouvriraient à cette supercherie artistique.

Tout cela ressemble fort à un terrorisme soft aux normes occidentales

Nos entreprises de l'information ressemblent fort aux entreprises de religion. Elles se justifient chacune par leur volonté de faire le bien. But éminemment louable qui d'emblée condamne toute velléité de contestation. Ne vous hasardez pas à critiquer la toute puissance de ces nouveaux seigneurs. Ils vous feront oublier leurs microbes et leurs saibaires, leur déontologie douteuse ou leur allégeance à leur employeur en utilisant là encore les bons sentiments,

Ils en feront un livre où ils exprimeront leur enfance difficile, leur faiblesse humaine, ils vous convaincront qu'eux aussi ont un cœur et sont sensibles mais que... il faut bien vivre. La littérature de ce type, qui se trouve sur tous les plateaux de télé (copinage oblige) font de ces gens de pauvres victimes. Puis, dans leurs écrans bleutés, ils apparaîtront pour solliciter votre générosité pour les rescapés de Band Aceh...

Le raz de marée religieux et cette médiatique satisfaction sont les deux menaçants dommages collatéraux qui ressemblent fort à un terrorisme soft aux normes occidentales.

Ph.D